

Collection « Biographies et mythes historiques »

FIDEL CASTRO



Michel NAUMANN



Dans la collection « Biographies et mythes historiques »

Derniers titres parus

Bartholdi. L'homme qui inventa la liberté, Robert BELOT
Bismarck, Stéphanie BURGAUD
Alexandre le Grand, Olivier BATTISTINI
Shakespeare, Henri SUHAMY
Les Carolingiens, Jean HEUCLIN
Catherine II, Anna MORETTI
Henri VIII, Gérard HOCMARD
Le Chevalier Bayard, Jean-Michel DASQUE
David. La fabrique du génie, Samuel GUICHETEAU
Athéna, Corinne BARASTÉGUI
L'affaire Dreyfus, Benoit MARPEAU
Saint Louis, Sophie DELMAS
Histoire des protestants. Une minorité en France (XVI^e-XXI^e siècle),
Jean BAUBÉROT, Marianne CARBONNIER-BURKARD
Beethoven, Élisabeth BRISSON
Caligula, Jean-Noël CASTORIO
Ramsès II, Catherine CHADEFAUD
La Campagne de Russie, Nicolas DUJIN
La Dynastie des Ming, Jean-Pierre DUTEIL
Calvin, Yves KRUMENACKER
Luther, Yves KRUMENACKER

Retrouvez l'intégralité de la collection sur notre site



ISBN 9782340-029231

©Ellipses Édition Marketing S.A., 2019
32, rue Bague 75740 Paris cedex 15



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

INTRODUCTION

UNE FORCE QUI VA

Des serpents dans la nuit sifflaient comme des cuivres
(Tchicaya U Tam'si)

Lorsque Christophe Colomb s'élança sur la mer Océane, la périphérie de l'ancien monde où émergeait Cuba était représentée sur les cartes peuplée de monstrueux tritons aux nageoires de bronze, tourmentée par des flots en courroux bouillonnants comme les laves de l'Etna et entortillés de trombes marines, déchirée par des vents dont la violence pulvériseraient les caravelles trop audacieuses et captive d'une nuit tapie, ténébreuse et cannibale comme un sphinx. Nous en rions, mais ces cartes, avouons-le, sont aussi des *mandalas* de l'âme et des passions que le dessinateur projette sur le monde. Au centre l'Occident est la province dont la rationalité et l'élection divine justifient le projet d'apporter à ces monstres et accidents de la périphérie une forme civilisatrice et ainsi d'éradiquer ces manifestations démoniaques. Pour Aristote le bloc de pierre est l'accident et la forme la statue de Vénus qu'il devient sous la main de l'artiste. Mais il s'est trouvé de nombreux penseurs, philosophes ou poètes, pour reconnaître dans les monstres de la mer Océane des forces vitales dont la forme aurait tort de se passer si elle ne veut s'étioler. La raison pourrait alors devenir sèche, formelle, sourde à la vie. Ces cartes sont en ce sens une représentation fort juste du rapport en l'homme de l'énergie et de la raison et elles évoquent magnifiquement la personnalité de Fidel Castro, une énergie tumultueuse que tente de saisir une raison certes géniale et dotée d'une immense culture mais toujours débordée pour le meilleur ou pour le pire.

L'histoire de Cuba a produit deux personnalités hors du commun, Martí, théoricien et héros de l'Indépendance, conquise au tournant des XIX^e et XX^e siècles, et Fidel Castro, plus controversé certes mais non moins mythifié. Si l'«*apôtre*», dont se réclament partisans et adversaires de Castro, est adulé, le «*lider maximo*» pour sa part est admiré ou haï avec une égale ferveur. Une autre différence sépare la postérité des deux hommes, qui a trait à leur enracinement historique mais aussi à la multiplicité de ces enracinements dans le cas de Castro. En effet le premier se consacra à une œuvre nationale unique alors que le second ajouta à son œuvre de fondateur d'une nation dont le destin avait avorté du fait de l'interventionnisme nord-américain, un projet de révolution mondiale lancé en 1966 lors de la conférence tricontinentale de La Havane, poursuivi par ses interventions en Amérique latine et en Afrique et passionnément affirmé dans son inconditionnelle solidarité aux côtés du Vietnam héroïque de Ho Chi Minh. En outre, si Martí est à la croisée des chemins entre la colonisation espagnole et une construction nationale qu'il voulait populaire et multiraciale, son disciple, Fidel Castro, dans sa longue vie (1926-2016), a traversé des époques multiples.

Il naquit d'abord dans un monde où féodalité ancrée dans l'héritage esclavagiste et modernité libérale s'enlaçaient. Il a ensuite grandi au moment de la remise en cause par la bourgeoisie nationale de cette dualité et s'est affirmé alors que les diverses formes du nouveau projet développementaliste s'affrontaient : populisme corporatiste (Perón en Argentine, Vargas au Brésil), révolution démocratique bourgeoise, tiers-mondisme socialiste, État militarisé dictatorial. Il a vécu durant cette période historique qui s'étend de 1930 à 1989 les difficultés et contradictions de la construction du socialisme, l'option qu'il avait finalement choisie. Il a conjugué une recherche ancrée dans la construction nationale cubaine avec la montée révolutionnaire du mouvement des non-alignés et des nations prolétaires sorties du colonialisme. Il a ensuite résisté au cours néo-libéral de la globalisation.

Il nous a ainsi quitté alors qu'il prenait peut-être conscience de ce que le philosophe italien Antonio Negri appelle la multitude, c'est-à-dire, dans un monde décentré, dérégulé, hétérogène et traversé par la toile,

l'agent qui impulse des singularités métisses (composées), déterritorialisées (par le global) et reterritorialisées (dans le glocal). Il en découle le déploiement d'une diversité infinie qui défie toute maîtrise étatique ou idéologique, transperce les frontières, connecte les singularités, balaye exclusions et ordonnancements disciplinaires¹. Pour Spinoza, dont s'inspire Negri, les singularités portées par les désirs sont des modes des attributs de la substance (Dieu). Cette totalité ne viole donc pas la puissance créatrice et productrice de la multitude. L'être qui progresse (conatus) en composant est source de joie, force et solidarité. Il excède les finalités (modernité, progrès, marché, occidentalisation du monde) trop étroites pour cette unipluralité. Elles sont donc causes de restrictions, de contraintes et de la domination qui étouffe l'épanchement et l'élargissement permanents de l'être. Avec lui avance une révolution décentrée, jaillie du désir de chacun, sans parti ni État ni pouvoir. Le temps mesuré de la production fordiste et du travail imposé devient temps vivant et libre (souhaité par Fourier ou Simone Weil) à la faveur de la redistribution des tâches déjà opérée par les nouvelles technologies qu'il faut, certes, encore arracher définitivement aux forces de domination. Fidel a donc non seulement pris à bras-le-corps ce monde chaotique, à cheval sur le xx^e et le xxi^e siècle, à la recherche d'une voie qui récuse la cruauté du progrès et les exclusions du féroce bien commun défini par l'Occident, proposant à son encontre des réponses originales, il s'est aussi mis, au couchant de sa vie, à écouter, en bon révolutionnaire, l'herbe qui pousse pour comprendre ce nouveau monde.

Qui fut cet homme qui traversa ainsi l'histoire, lancé dans des coups désespérés comme la prise d'une caserne par une centaine d'intellectuels, affrontant les 30 000 soldats de Batista avec 300 guérilleros, capable de sauver Luanda (Angola) avec des troupes amenées sur de vieux avions qui inversèrent le trajet cauchemardesque des négriers, décidé à renverser l'apartheid défendu par une des armées les plus puissantes du monde, qui connut des succès fulgurants obtenus contre toute attente et des échecs qui en auraient brisé d'autres, assez fou pour relancer une révolution mondiale essoufflée avec les forces des damnés de la terre de trois continents à peine sortis de la nuit coloniale ? D'où lui venait cette

1. Antonio Negri : *Empire*, Exil, Paris, 2000.

énergie quichottesque ? À l'issue d'une telle vie nous le découvrons aussi tourné vers l'au-delà et peut-être disposé à mettre dans la balance du jugement dernier des engagements où il se donna totalement, comme si son énergie, loin d'être brisée par l'état du « bourricot » (le corps selon une expression célèbre de saint François d'Assise) et les angoisses de l'âme, s'était alors embarquée pour un nouveau voyage, cette fois à travers l'éternité.

Un personnage de la littérature française me semble évoquer la dimension surhumaine, généreuse et menaçante, créative et maudite, en tout cas fascinante, du héros révolutionnaire cubain. Il s'agit d'Hernani, cette « *force qui va* » dont Victor Hugo campa la démesure.

*Monts d'Aragon, Galice, Estramadoure !
 – Oh ! Je porte malheur à tout ce qui m'entoure !
 J'ai pris vos meilleurs fils, pour mes droits, sans remords,
 Je les ai fait combattre et voilà qu'ils sont morts !
 C'était les plus vaillants de la vaillante Espagne.
 Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,
 Tous sur le dos couché, en braves, devant Dieu,
 Et, si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !
 Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !
 Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?
 Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi !
 ... Je suis **une force qui va** !
 Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
 Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
 Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé
 D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
 Je descends, je descends et jamais ne m'arrête.
 Si, parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
 Une voix me dit : « Marche ! » et l'abîme est profond,
 Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
 Cependant, à l'entour de ma course farouche,
 Tous se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !*

*Oh! Fuis! Détourne-toi de mon chemin fatal!
Hélas, sans le vouloir, je te ferai du mal!*

Les hommes sont embarqués dans un monde qui tente de renverser la nature et tourne à l'envers et auquel même ses adversaires se laissent prendre car « *il n'y a plus rien pour le saint* » et il nous faudra entendre ce que nul ne veut entendre : « *l'histoire saisie du dedans – la plus cachée, la mieux défendue, et non point telle quelle, dans l'enchevêtrement des effets et des causes, des actes et des intentions, mais rapportée à quelques faits principaux, aux fautes mères* » qui ont pris en otages « *des dizaines d'hommes et de femmes liés dans les fibres du même cancer*¹... » L'avancée vers un monde nouveau est beaucoup plus complexe que le croyaient les révolutionnaires du xx^e siècle. Le libérateur, comme le héros hugolien, se sent pris par une force qui porte les traits de la malédiction.

L'élan intérieur n'interdit pas en lui-même une recherche de valeurs reliées à d'autres énergies suscitées par l'Histoire : justice, solidarité, développement... Fidel Castro justifia ainsi ses combats et nous le suivons dans l'idée que son énergie venait, au moins en partie, de l'élan des forces du Tiers-monde en lutte pour son émancipation. Mais cette impulsion à la fois personnelle et sociale peut relever d'un élan intérieur qui se cherche des justifications et s'y inscrit imparfaitement, ce qui pourrait signifier que le sujet se trompe sur ses motifs et trompe ceux qu'il entraîne. La passion peut devenir suprême du fait que ce qu'elle coûte la rend telle et le retour en arrière devient alors impossible, ce qui fait de l'autocritique un exercice illusoire. Comment savoir? Seul Spinoza répond réellement à cette angoissante question. Pour lui l'élan du désir et les énergies qu'il met en branle relèvent des passions joyeuses aussi longtemps qu'ils se donnent comme une dépense ouverte sur l'infini et un accomplissement de soi qui compose avec les autres forces du monde. Mais l'élan vital vient-il à se retourner sur lui-même pour tenir une position défensive ou réactive, une image qui flatte l'amour-propre, une vaine conquête, un pouvoir politique ou autre, il change alors de nature et de passion joyeuse régresse en passion triste

1. Georges Bernanos : *Œuvres romanesques*, Pléiade, Paris, 2015, p. 210-1.

dont le poète romantique révolutionnaire William Blake dit : « *De l'eau stagnante n'attends que poison*¹. »

Un danger perfide guette l'élan libérateur sud-américain. Très tôt ce continent inattendu et surprenant se prêta à l'Utopie. Dès 1531 Vasco de Quijoga, envoyé par le roi d'Espagne à Mexico pour corriger les excès des successeurs de Cortez, recueillit les enfants des rues et quelques Indiens convertis dans le village de la Sainte Foi d'en-Haut où régnait le partage christique et où la journée de travail durait 6 heures pour laisser du temps à la prière et à l'éducation². Les Indiens élisaient le maire et les divers responsables du lieu. L'Utopie est un idéal admirable et poétique mais un de ses défauts est qu'elle répond d'emblée à toutes les questions. Certaines de ces réponses doivent nécessairement maltraiter l'infinie variété en devenir des multiples dont les désirs et les forces composent la totalité vivante où nous nous inscrivons. L'énergie de Fidel fut-elle prise au piège d'une nouvelle société qu'il construisit en s'imaginant avoir réponse à tout ? Nous pouvons croire en cet encasernement d'un élan créatif sans toutefois oublier pour autant ses réactions soudaines venues au moment où d'aucuns pensaient l'avoir enfin enfermé. Il fut insaisissable nous affirme un critique qui préférerait le guérillero de la révolution humaniste au *lider maximo* de la révolution socialiste mais qui sut lui reconnaître un esprit rebelle indompté :

Il était indiscipliné au-delà de tout ce qu'on imagine, indépendant, indéfinissable, bohème, rêveur, emporté, désobéissant, orgueilleux. L'obéissance qu'exigeait le communisme international et que l'on trouve chez un Ulbricht ou un Gomulka était totalement absente d'une personnalité comme celle de Fidel Castro. Quand il se dit marxiste-léniniste, il le dit parce qu'il le croit alors qu'il l'est de manière hétérodoxe. Ainsi devint-il l'enfant terrible du communisme. Il voulut toujours que du point de vue idéologique les règles du communisme s'appliquent à tous sauf à lui-même... il soutenait que les règles du jeu n'existaient que

1. William Blake : *Le mariage du ciel et de l'enfer*, Allia, Paris, 2014, p. 31.

2. L'autre grand défenseur chrétien des Indiens fut le Dominicain Las Casas. Le Jésuite portugais Vieira, plus tard, sera le pourfendeur de l'esclavage des Africains au Brésil.

pour qu'il s'en passe. La peinture à des règles mais le génie les oublie alors que le médiocre en a besoin. (Meneses, 167)

Sur le chemin de gloire et d'exécration qu'il emprunta, Fidel Castro rencontra divers mythes d'Amérique qui continuent de hanter ceux qui tentent d'évaluer son fulgurant passage dans l'histoire. Retenons d'abord le personnage du héros libérateur et fondateur, le *Libertador* ou le *guérillero*. Fidel, disent certains de ses biographes, n'a jamais cessé d'être celui qui veut briser les chaînes des captifs, qui tente l'impossible et réussit envers et contre tout. Les peuples aiment ces légendes vivantes et, malgré l'extrême prudence de ceux qui se sont tant de fois brûlés les ailes, les accueillent comme des réponses presque surnaturelles à la catastrophe qu'est leur vie d'opprimés. Il existe aussi une suite négative à ce récit, inspirée par le regard sceptique des occidentaux qui se disent maîtres du *logos* et qui, au nom d'une maturité et d'une rationalité supérieures, récusent le *mythos* qui portait les rêves d'une humanité encore dans l'enfance : nul ne peut échapper à la triste condition humaine et les illusions en se dissipant révèlent infailliblement que le *guérillero* cachait un *caudillo*, un chef mesquin et cruel, un oppresseur corrompu ou tout au moins affamé de pouvoir. Castro, le libérateur de l'île d'émeraude en 1959 doit donc se transformer en son contraire. Ce récit exprime l'idéologie conservatrice des maîtres du monde ou des réformistes, ceux qui ne veulent que corriger l'ordre social présent et non en changer. Il est peut-être aussi le récit que préfèrent ceux qui ont peur d'espérer. Mais est-il pour cela dépourvu de toute réalité ?

Le *caudillo* est un personnage bien connu dans le monde hispanique. C'était d'ailleurs le titre dont était revêtu Franco en Espagne. En Amérique latine il correspond en particulier aux chefs politiques issus de l'intérieur, grands propriétaires fonciers de tradition féodale, qui disposent d'esclaves, de *peones* (serfs indiens), de métayers ou fermiers illettrés incapables de lire le contrat dont ils relèvent et de journaliers sous-payés. Le grand écrivain vénézuélien, Gallego, a donné, dans son plus célèbre roman, *Doña Barbara*, un visage de femme à ce type social, celui de Barbara (la barbare), latifundiaire, sorcière, indienne et dévoreuse d'hommes. Ces féodaux, cavaliers redoutables, centaures

qui entraînent dans leurs combats les subordonnés attachés à leurs domaines, assaillent les centres urbains côtiers et s'opposent au bourgeois des ports, le *Doctor*, homme de culture, libéral, moins implanté dans le nouveau continent, influencé par les dernières modes d'Europe. L'écrivain mexicain Carlos Fuentes se souvient de son père qui attendait l'arrivée des bateaux français pour lire les journaux de Paris et les derniers romans du pays des Lumières.

Depuis les indépendances latino-américaines ces deux personnages ont dominé l'histoire des nouvelles nations au sud des États-Unis. Le Docteur peut certes devenir à l'occasion centaure et caudillo pour renverser les puissances venues à la fois de l'intérieur et d'un autre âge, il peut soulever le peuple au nom de la démocratie et du progrès, mais son succès est alors trop ambigu pour ne pas en souffrir et entraîner dans son discrédit ses idéaux modernistes et démocratiques illusoire dans le contexte sud-américain et défendus par des moyens indignes des fins. L'adversaire de Dona Barbara, sorti des universités, juriste méticuleux, finit par défier la belle sorcière indienne sur son propre terrain. Victime d'un monde primitif et violent que d'aucuns¹ diront inapte à la démocratie, le Docteur qui reste fidèle à sa première image d'être civilisé un peu désuet n'est au fond que le symbole de la raison débile, formelle, procédurière, sourde à la vie et au peuple, mais s'il récuse cette image il succombe à la violence qu'il dénonçait chez ses adversaires.

La cruauté historique sud-américaine a suscité un autre mythe, celui de la Malincha, la traductrice de Cortez, miraculeusement sauvée par les espagnols d'un sacrifice humain, qui profite de sa nouvelle condition et du pouvoir de ses maîtres *conquistadores* pour prendre une terrible revanche sur les indiens vaincus. J'ignore bien sûr si la Malincha de l'histoire fut ainsi, il s'agit d'un mythe. Les fils de cette femme redoutable, corrompus par leur mère cruelle, sont des hommes fourbes et sans scrupule, violents et sadiques, à l'image des caudillos et des dictateurs grotesques et monstrueux de l'histoire sud-américaine. Au courant qui reconnaît un lumineux libérateur en Fidel Castro, le Docteur devenu

1. Tel est le cas de Huntington qui pense que seuls les occidentaux sont aptes à la démocratie.

guérillero, s'oppose donc le mythe fataliste qui transforme la générosité en cruauté, l'espoir révolutionnaire en désespoir et la raison progressiste en dérision. Il nous faudra en tout état de cause nous garder de l'une et l'autre de ces tendances qui risquent d'emporter le jugement de l'historien qui se penche sur l'étonnante carrière de Fidel Castro.

Il existe une dernière approche dont le mérite est de rejeter le manichéisme des mythes que nous venons d'évoquer. Elle surgit du génie de l'Afrique et du voyage de ses Dieux accompagnant leurs fidèles jusqu'au nouveau monde afin d'appuyer leur combat pour la liberté. Ils sont présents au quotidien dans la vie cubaine. Les croix dans les rues sont maculées d'huile et de plumes, oblations qui témoignent d'une appropriation vaudoue. S'il fallait attribuer à Castro un Orisha, plus qu'Obatala, le créateur, l'artiste, personnalité solaire et souvent christique en Amérique latine, un guide que revendiqua probablement Fidel, nous choisirions Shango, l'écorché, toujours en action, provocateur, qui contraignit ses deux généraux à un duel et qui brûle dans les flammes de ses propres passions sur la plus haute terrasse de son palais d'où il a invoqué l'éclair étincelant qu'il voudrait chevaucher. La colombe qui se posa sur l'épaule de Fidel lors de son discours d'entrée victorieuse à La Havane du 8 janvier 59 le désignait plutôt comme fils d'Obatala, mais il est probablement plus proche de Shango.

Que nul ne se trompe, le vaudou ne déclare pas Obatala juste et sans reproche (il cède parfois à l'ivresse ou à la jalousie que suscite en lui un esclave artistiquement plus doué que lui) et il ne fait pas du roi qui voulait dominer la foudre et le feu une force maléfique : l'hybris de Shango et ses excès restent condamnables mais ils sont aussi des recours novateurs qui récusent les fatalités d'un passé pétrifié et ouvrent des futurs insoupçonnés. Shango devient finalement un Dieu dont les impulsions inspirent les hommes confrontés à des situations jamais rencontrées, qui réclament donc des valeurs, des attitudes et des qualités qu'il incarne en tant que force novatrice et créatrice. Obatala, trop confiant, et Shango, trop conquérant, se corrigent parfois l'un l'autre : le trompeur, Eshu, attache le cheval de Shango devant Obatala endormi et met ainsi en cause le caractère rêveur de l'un et l'accusation hâtive de vol proférée par l'altier propriétaire de la monture égarée. Obatala est enfermé et

sa captivité paralyse ses pouvoirs sur le ciel et la pluie, provoquant une grave sécheresse qui perdure jusqu'à ce que soit entendue la leçon d'Eshu et que Shango lâche prise. Les légendes vaudous suggèrent aussi que, dans l'épreuve de la traversée de la mort, Shango trouva sa place auprès des Dieux et, sans anticiper sur les dernières années de Fidel Castro, il nous semble qu'il a pu, avant de disparaître, découvrir des voies que sa rigidité passée lui interdisait autrefois. Nous ne pouvons que sentir l'adéquation profonde du mythe africain à une personnalité telle que celle de cet homme étonnant et à la situation historique inédite qu'il affronta.

Le chercheur qui se penche sur la vie de Fidel Castro devrait s'inspirer pour sa part d'Eshu, Dieu solitaire, observateur du monde à partir du seuil des demeures où le visiteur ne peut manquer de l'apercevoir, petite statuette pyramidale posée sur une assiette derrière la porte d'entrée, danseur vêtu comme un Arlequin, croix qui appelle l'homme parvenu au carrefour à choisir sa voie pour répondre aux défis de la vie. Maître des significations, il se peint le corps en noir et blanc si bien que ceux qui l'on vu traverser leur village se disputent au sujet de sa couleur. Il fut aussi celui qui, selon un conte cubain, exposa la duplicité d'Obi, le dieu blanc devenu maître du monde. À l'origine Eshu est né d'une giclée de boue primordiale involontairement vivifiée par le créateur, Olorun, intrigué puis ébloué par ce remous, qui laissa ainsi échapper son souffle vital. Divinité surprenante et imprévisible, il participe donc des énergies de ce monde et en assure la traduction en symboles adéquats et en paroles.

Or, dans les années de formation de Fidel, la pensée se posa la question du rapport entre la vie et un logos de plus en plus réifié par la valeur marchande et bureaucratisé par l'État, sec, formel, pétrifié, éthéré, abstrait et mécanique, souvent incongru dans ce monde chaotique sorti des violences coloniales et de l'horreur des tranchées. Unamuno, en Espagne, créa dans ses romans des personnages de bourgeois et de savants rationnels qu'un deuil, une épreuve, un surgissement de vie décontenançant. La défaillance du logos censé dire le monde laissa au philosophe qu'il était un sentiment tragique de la vie et lui suggéra une foi agonique au fond purifiée par les épreuves et le doute. Bergson,

juif français sensible et subtil, découvrit la durée, ce flux intérieur et mouvant qui, sans rupture, engendre un être créatif, réceptif, intuitif. Au même moment l'Indien Mohammed Iqbal, musulman dramatiquement confronté au positivisme scientifique et athée, proclamait la divinité du temps qui scande la vie du monde. L'africain Senghor, magnifique poète, chanta peu après le retour « nègre » aux rythmes de l'univers. Dans la première partie du xx^e siècle, il semble donc qu'une pensée universelle, venue d'Europe, d'Asie et d'Afrique, centrée sur l'élan vital, marquée par divers horizons religieux et contestatrice vis-à-vis du logos occidental, se soit frayé un chemin que nous voudrions suivre parce qu'il nous semble adapté à « *la force qui va* » que fut Fidel Castro.

Mais des âmes moins subtiles tirèrent aussi ce vitalisme vers la brutalité xénophobe, impérialiste et raciste pour renoncer au logos. Nous ne saurions abandonner une approche vivante de notre sujet d'étude par la faute d'un tel courant, d'autant que certains, comme Jose Ortega y Gasset, penseur original, ou Maria Zambrano, philosophe et poétesse, ont proposé des méthodologies rationnelles innervées par les énergies de la vie. Ortega sentait vibrer un réel radical rebelle aux constructions théoriques et sa méthode commençait par balayer les formes de pensée artificiellement plaquées sur la vie pour la redécouvrir, dégagée de ces préconceptions, comme une perspective circonstancielle et une dynamique personnelle autant que dialogique, et enfin cerner la réalité grâce aux ressources de la narration, par nature proche du vivant¹. Cette approche fondée sur la raison vitale, fera rendre raison, pensons-nous, au tumultueux trajet de la vie de Fidel Castro.

Notre intérêt se portera dans un premier temps (chapitre I) sur l'enfant qui grandit dans la province de l'Orient et dont l'énergie s'affirma si rebelle. Nous le suivrons à La Havane (chapitre II) dans ses études et ses engagements politiques (1945-1953). L'expérience de Moncada termina cette période et ouvrit (chapitre III) sur l'épopée de la Sierra Maestra qui conduisit le guérillero au pouvoir dont les formes socialiste se fixèrent dans un défi titanesque contre le géant nord-américain (chapitre IV). Pourtant ce processus fut accompagné et suivi d'obligations internationalistes (chapitre V) que n'apprécia pas toujours

1. Julian Marias : *Philosophes espagnols de notre temps*, Aubier, Paris, 1954, p. 124-140.

le bloc de l'Est mais qui s'inscrivirent dans la geste de la Tricontinentale et la révolution mondiale impulsée par le Tiers-monde. Cette période se conclut avec la victoire de Cuito Cuanavale en Afrique (chapitre VI). Mais déjà le monde avait basculé, la guerre froide se termina en 1989 et la globalisation libérale l'emporta, non sans qu'après un temps d'adaptation très difficile pour l'île dont il a la charge, Fidel Castro, qui refusa de céder, ne se repositionne au sein de la révolution bolivarienne (chapitre VII) et par rapport aux populismes démocratiques et progressistes de l'Amérique latine. En même temps l'âge le surprit sans réussir à abattre une âme toujours en mouvement, curieuse et avide de comprendre la nouvelle dispensation, attirée aussi par le voyage vers l'éternité que lui proposaient les questions de la vie et de la foi.

CHAPITRE I

ORIENT, ORIGINES

*Sur cette terre moite et chaude si le matin tu jettes un pépin
d'orange tu retrouves le soir toute une orangerie...*
(Nazim Hikmet)

Le poète turc, Nazim Hikmet, décrit Cuba comme un corail reptilien et lumineux sur une mer au vert pastel, un ensemble de baies d'argent, un paradis dans la corbeille caraïbe, sans serpents et miraculeusement fécond¹. Les peintres naïfs haïtiens ont imaginé les villages des paisibles indiens tainos comme un Eden attardé dans l'abondance des champs généreux et l'exubérance de la flore. Les karayibes étaient certes plus belliqueux mais Cuba pourrait tout de même s'imaginer dans ces tableaux car les deux îles sœurs se ressemblaient quand Christophe Colomb, assourdi par les gazouillis d'oiseaux et ébloui par la somptueuse nature, les visita. L'île d'émeraude est un long crocodile aux yeux d'eau et de pierres selon le poète afro-cubain Nicolas Guillén. Encore de nos jours nous admirons à l'ouest la verdure fertile des champs à l'ombre d'altièrres poussées rocheuses, les *mogotes*, que saluent respectueusement les afro-cubains, l'architecture baroque et classique de La Havane battue par l'écume des vagues salées, les plantations de cannes, de café et de tabac des plaines, leurs hibiscus, bougainvilliers et flamboyants, les fromagers qui défient le ciel et qui furent les arbres sacrés des tainos, les palmiers royaux – caches secrètes de Shango, et les lianes devenues racines des banyans de la Sierra del Escambray au centre, pour découvrir enfin, plus au sud, le sable blanc de l'Orient, berceau de la famille Castro, et, léchée par la transparence bleutée de

1. Nazim Hikmet : *Anthologie poétique*, Temps actuels, Paris, 1982, p. 263.

la mer, Santiago l'africaine, célèbre pour son carnaval. Sur les hauteurs entourant la ville s'annonce la légendaire Sierra Maestra.

Cuba, ou Juana, comme elle fut baptisée le 28 octobre 1492 par le découvreur génois, ne conduisait pas à l'Empire du grand Khan que désiraient atteindre les marchands européens, mais elle devint pour les convois de galions sévillans la route de Veracruz et de Panama, autrement dit du Mexique et du Pérou qui recelaient l'or et l'argent sans lesquels l'Empire du milieu ne daignait commercer avec l'Occident dont les produits étaient encore à ses yeux trop primitifs pour faire l'objet d'un troc avec les biens raffinés qu'offrait la Chine. Vaincre l'aztèque Cuauhtémoc, l'inka Atahualpa, les villes maya ne fut pas une tâche impossible car ces magnifiques civilisations d'astronomes et de mathématiciens, qui construisaient de prodigieuses pyramides dédiées aux divinités du temps, ignoraient les métaux. Les conquistadores les soumirent donc en quelques batailles par l'épée et les armes à feu. La misère rurale et les guerres de religions d'Europe fournirent à l'Occident les soldats de fortune audacieux et cruels que réclamaient ces conquêtes lointaines.

L'ACCUMULATION PRIMITIVE

Pour coloniser le nouveau monde, les esclaves indiens, victimes d'épidémies venues de l'ancien monde, traqués par des hordes de chiens, massacrés par les soudards, furent remplacés par le bois d'ébène livré aux négriers par des royaumes rémunérés en produits manufacturés d'Europe. La concurrence exercée par ces biens importés tua l'initiative économique créatrice de l'Afrique par ailleurs si cruellement saignée. Ainsi fut sous-développé un continent dont pourtant, à l'époque, l'économie et les empires n'avaient rien à envier à l'Europe¹. Les pays ibériques furent aussi pris au piège de cette mondialisation sauvage si différente de celle, plus lente, qu'impulsaient chinois et arabes : l'or dont disposaient les espagnols, en partie détourné dès son arrivée à Séville, acheta des produits hollandais et anglais au détriment des entrepreneurs délaissés de la péninsule. En

1. Walter Rodney : *How Europe Underdeveloped Africa*, Bogle-l'ouverture, Londres, 1972.

outre l'Espagne dut endiguer l'avance des turcs en Méditerranée, la montée du protestantisme et la puissance française. Tout fut simple au contraire pour l'Angleterre, en tant qu'île et puissance maritime n'importe quel conflit européen devint pour elle une guerre coloniale dont elle tira profit. Peu à peu le nord du vieux continent domina le sud. Enfin, le monde islamique, enfermé dans la Méditerranée et contourné depuis 1498 par les caravelles de Vasco de Gama qui gagnèrent les Indes par l'Afrique, cessa d'être au cœur du commerce mondial, perdit ses revenus douaniers et entra également en récession.

À Cuba l'indien Hatuey conduisit une rébellion en 1511 et fut brûlé vif. Les côtes étaient infestées de pirates à l'affût des galions et Haïti passa aux mains des Français puis, plus tard, à l'occasion d'une attaque de la flotte anglaise, la Jamaïque devint anglaise. Cuba relevait du système de l'exclusive, attaché à l'économie mercantiliste, aussi appelée par Marx l'accumulation primitive : l'île ne pouvait vendre et acheter qu'à l'Espagne qui fixait les prix. Elle devint donc le paradis de la contrebande. En 1762 les anglais l'envahirent, l'occupèrent pendant presque 10 ans et l'impliquèrent dans le commerce triangulaire (biens européens, esclaves africains, produits d'Amérique) dont ils étaient devenus les acteurs les plus puissants. En effet, après les canons vinrent les négriers pour brader leur cargaison de bois d'ébène. Lorsque le traité de Paris remit Cuba à l'Espagne, la belle endormie, tirée de sa longue sieste, était devenue un haut lieu de la traite et des plantations où le fier paysan libre d'Afrique, traîtreusement capturé, vomi du ventre des navires, encore sous le choc de la traversée de l'Atlantique, travaillait sous le fouet. Il apporta à Cuba ses Dieux, ses rythmes et ses danses mais aussi un indomptable désir de liberté dont témoigna la révolte des esclaves du cuivre de 1731. Dans les forêts profondes et les montagnes tourmentées se cachèrent les *cimarrones* fugitifs que traquaient les *rancheadores*¹.

Le mercantilisme contribua à l'enrichissement de l'Occident et posa les bases de sa révolution industrielle mais entra en crise à la fin du XVIII^e siècle. L'esclavagisme et ses funestes effets ne cessèrent pas pour

1. Non loin de Cuba, en Jamaïque, Cudjoe et Nanny, d'origine ashanti, créèrent un État d'esclaves marrons qui résistèrent à 5 campagnes des armées esclavagistes. Zumbi règne sur un *quilombo* indépendant au Brésil. Les Rastas et leur prophète, Holwell, se réclament à l'occasion de Cudjoe et de ces formations étatiques.

autant à Cuba et en Amérique car, faute d'une révolution en profondeur menée par des forces mûres pour cette tâche, ils réussirent à imprégner les formes sociales de pays qui avaient pourtant aboli le travail servile et à paralyser leur développement.

LA CRISE DU MERCANTILISME

L'aristocratie créole supportait de moins en moins la bureaucratie espagnole et faisait ses délices des œuvres des philosophes bourgeois et contestataires des Lumières car déjà l'économie-monde mercantiliste cédait le pas au capitalisme libéral qui frappait à la porte de l'histoire. L'Angleterre, enrichie par l'accumulation primitive, notamment la traite, était en mesure d'accomplir sa révolution industrielle et elle préférait le salarié, payé à la tâche, à l'esclave entretenu, peu créatif mais assoiffé de liberté, rétif et rebelle. D'autre part, les colonies prises dans le système de l'exclusive étouffaient. L'indépendance des États-Unis en 1776 inquiéta certes le pouvoir colonial espagnol, mais la révolution des esclaves haïtiens sous la direction de Toussaint Louverture, le jacobin noir, suivie d'une indépendance conquise par Dessaline contre les armées de Napoléon en 1804, eut pour effet de rapprocher Madrid et La Havane qui craignaient une semblable révolte à Cuba, si bien que l'île, par prudence, ne suivit pas l'épopée des *libertadores* de l'Amérique latine, Miranda, Bolivar, Sucre, San Martin, Artigas, Hidalgo et Morelos. La peur des possédants et des populations blanches face à l'exemple haïtien paralysa donc l'évolution politique de Cuba à qui, en outre, il revint de remplacer Haïti comme premier producteur de l'or blanc, le sucre.

Les juntes qui prirent le pouvoir en Amérique espagnole¹ à la faveur de l'invasion de la péninsule ibérique par Napoléon ne remirent pas leur pouvoir à Madrid et cela d'autant moins que la résistance libérale

1. Au Brésil la famille royale portugaise, chassée de Lisbonne par l'armée napoléonienne, jettera elle-même (1822) les bases d'un Empire brésilien qui deviendra une République créée par la colère des planteurs à la suite de l'abolition de l'esclavage en 1888. La résistance au pouvoir central sera très vive : gauchos, bandits d'honneur (Lampiao), Caboclos, Cabanagem et Canudos (communauté largement africaine, messianique et communiste, inspirée par le Conselhiero, massacrée en 1897)...

espagnole ne sut prévaloir contre les conservateurs. Si l'Amérique latine, après de durs combats, accéda effectivement à l'indépendance, elle refusa l'unification bolivarienne progressiste proposée à Panama en 1826 et vit les généraux du Libertador se tailler des états où pendant presque un siècle allaient s'affronter latifundiaires de l'intérieur et compradores des cités portuaires. Ces deux groupes rivaux, conservateurs et libéraux, blancs et rouges, partageaient trop souvent un profond racisme qui les conduisait à déplorer la pollution de leurs « prometteuses » nations par les indiens et les africains. Si l'élite accusait ces races d'être des acteurs passifs et incultes, responsables de l'arriération du continent, il ne faut pas croire pour autant qu'elle leur eût laissé la moindre chance d'être créatifs car les hommes de couleur, esclaves et peones, étaient les victimes exsangues de vampires sans pitié. Mais l'étroitesse des marchés intérieurs ainsi créée empêcha tout développement des nouvelles nations.

En outre, l'Angleterre n'avait pas aidé les Libertadores sans endetter ses protégés, désormais pris à la gorge, et comme elle s'était déjà emparé des Indes (mort et défaite de Tipu Sultan, fils d'Hyder Ali en 1799, écrasement des Cipayes révoltés et des aristocrates comme la Rani de Jansi, Tanta Tiop et Nana Sahib en 1857), de la route de la Chine et du commerce africain tout en conservant des liens économiques avec les 13 colonies rebelles d'Amérique du nord, elle procéda à sa révolution industrielle afin de produire pour les masses humaines de ces immenses régions du monde les biens manufacturés qu'elle sut souvent leur interdire de produire eux-mêmes. En Asie par exemple, les indiens, qui disposaient d'une industrie textile très avancée, furent astreints à des droits de douanes qui condamnèrent à mort leurs entrepreneurs. L'Angleterre devint l'atelier de l'Amérique latine, un financier qui dévorait tout et parfois même un agresseur lors de l'annexion des îles Falkland aux dépens de l'Argentine en 1833, un archipel situé sur la route maritime du Pacifique. Seul le Paraguay, dont on disait que les Jésuites en auraient volontiers fait un royaume guarani, passé sous la coupe du Suprême, Francia, jalousement gardé des influences extérieures, se développa en une nation pluriethnique et économiquement autocentrée, mais en 1870 les banques anglo-saxonnes financèrent une alliance de l'Argentine, de

l'Uruguay et du Brésil qui renvoya, à la suite d'une guerre génocidaire, cette héroïque petite nation au sous-développement.

La question de l'indépendance de Cuba restait donc posée, mais elle était désormais posée à la lumière de l'échec du projet bolivarien. L'œuvre de Jose Marti (1853-1895) fut donc un immense effort intellectuel et politique pour penser un dépassement nationaliste et populaire des impasses de l'étape post-panaméenne. L'abolition de l'esclavage en était la condition incontournable car sans rejet des exclusions racistes et d'un mode de production archaïque, la nation resterait en deçà de la modernité démocratique dont le modèle le plus accompli fut incarné par la Grande Révolution (1789-1794). La vie de labeur servile scandé par les cloches de la plantation et de l'*Ingenio* (la manufacture de sucre), entre les champs et le *trapiche* (le moulin), la résidence du maître et les *barracones* (dortoirs), était mesquine, épuisante et cruelle alors que des signes indubitables montraient la créativité naturelle des esclaves de La Havane où, libérés de ces contraintes, ils partaient en ville, chaque matin, chercher un travail dont ils partageaient la rémunération avec leur maître. L'esclavage enferme la plus grande partie des producteurs dans la répétition qui les dévitalise et barre la route à tout développement créatif.

Ceux qui voulaient se séparer de l'Espagne sans renoncer à cette désastreuse institution regardaient du côté des États-Unis, en espérant une annexion. En effet les sudistes envisageaient la création d'un empire esclavagiste américain et déjà au milieu du siècle une légion de fanatiques menée par un illuminé du nom de Walker avait tenté de conquérir le Nicaragua qui, après une brève occupation, réussit à les jeter à la mer. La victoire du Nord, de Lincoln et de la classe bourgeoise industrielle à la fin de la guerre civile nord-américaine (1861-65), changea la donne à Cuba aux dépens de ce courant politique conservateur et favorable aux sudistes. La route se libérait pour le courant progressiste. Cespedes lança donc en 1868 la première guerre d'indépendance qui dura 10 ans sans résultat décisif, juste suivie d'un bref conflit qui conduisit à l'abolition de l'esclavage en 1886, 6 ans après l'abolition de la traite. L'ouest de l'île, doté de grandes exploitations esclavagistes, hanté par le cauchemar haïtien, fut plus partagé que l'est, où l'esclavage était moins développé, et qui, en conséquence, s'engagea sans arrière-pensées dans le combat.

La participation des cubains d'origine africaine aux armées indépendantistes des *mambises* (les scélérats) fut exemplaire et leurs charges à la machette sont restées légendaires. Enfin Martí, fondateur du Parti Révolutionnaire Cubain en 1892, et les généraux Gomez et Maceo, ce dernier surnommé le titan de bronze, relancèrent le combat en 1895. *L'appel de Montecristi* rassembla les meilleurs fils de l'île qui devait alors compter un million et demi d'habitants dont 300 000 Afro-cubains.

Mais à cette époque la dualité colonisateur / colonisé prenait un tour nouveau. Les révolutions industrielles (1770-1870) anglaise, belge, française puis allemande et italienne donnèrent chacune, dans un premier temps, la priorité à leur marché et créèrent un État national cohérent : une langue, un peuple, un cadre légal unifié, des institutions démocratiques, une mise à l'écart des particularismes. Les empires tentèrent de suivre ce modèle (Autriche-Hongrie, Russie, Turquie). En tout cas cette étape fut profondément nationale mais dès 1870-1880 l'impérialisme revint en force. Si nous n'accordons pas un peu d'attention à cette particularité de l'époque, il nous sera difficile de comprendre ce que fut le Cuba d'Angel Castro, père de Fidel, et comment cet homme réussit à s'enrichir, impossible aussi de comprendre le cadre dans lequel grandit son fils.

DU LIBÉRALISME À L'IMPÉRIALISME

La succession de révolutions industrielles européennes entraîna un engorgement de biens sur les marchés. Pour surmonter cette grave crise de surproduction, les entreprises, avec l'aide des puissances bancaires, s'organisèrent en cartels ou monopoles jouissant de moyens accrus et d'un plus large accès aux marchés. Ils transformèrent techniques et sources d'énergie (pétrole, électricité) pour bénéficier de meilleurs coûts de production. En même temps ces géants, désormais à l'étroit dans leurs frontières, relancèrent les politiques coloniales pour conquérir matières premières lointaines et marchés captifs.

Les miettes des profits impérialistes furent utilisées pour proposer aux travailleurs une nouvelle dispensation afin de séduire une aristocratie ouvrière prête à jouer le jeu d'un capitalisme plus social. Elle

s'allia aux intellectuels des partis socio-démocrates qui avaient succédé à l'écrasement de l'expérience révolutionnaire et autogestionnaire de la Commune de Paris (1870-1871). Ces socialismes, de plus en plus bureaucratiques et positivistes, affichaient leurs espoirs réformistes, leur légalisme, une réelle confiance en la démocratie représentative et même leur nationalisme. Mais les socio-démocrates n'étaient pas seuls sur ce terrain : en Angleterre Chamberlain voulait concilier empire colonial et gestion sociale généreuse des villes, en France Jules Ferry fut à la fois le créateur de l'école républicaine et de l'Empire.

La période libérale centrée sur le développement industriel national, avait favorisé un certain renouveau modernisateur dans diverses régions du monde, notamment l'Afrique, enfin libérée du fardeau de la traite qui avait paralysé son développement : empire zoulou de Tchaka, État sotho de Moeshoeshoe doté d'une monarchie constitutionnelle, sultanat de Sokoto (1800), modernisme de Mehemet Ali en Égypte (guerres contre l'Empire turc et les wahabites), missions anti-esclavagistes de Sierra Leone (1814), espoirs soulevés par l'esprit novateur d'Abd el Kader en Algérie, grand résistant à la colonisation française (1830-1847), mouvement tijani de El Hadj Omar au Sahel (1854), réformes économiques malgaches, essor du Mahdi au Soudan (1881), conquête du Kanem-Borno et de ses voisins par l'aventurier Rabah en témoignent ainsi que les victoires ashanti (Ghana) contre les Anglais, les résistances xhosa (Afrique du Sud), la guérilla de Morenga en Namibie (1904-1907), les batailles d'Isandhlwana où les zoulou vainquirent les Anglais (1879) et d'Adoua où l'Éthiopie vainquit l'Italie (1896)...

Mais l'ère impérialiste allait étouffer les pays qui n'étaient pas encore entré dans l'ère industrielle. Au nom du libre-échange, les guerres de l'opium avaient déjà humilié la Chine, obligée de livrer sa population aux marchands anglais de drogues cultivées en Inde (1841), mais la fin de siècle vit l'Occident dépecer en concessions le vieil Empire, en outre ébranlé par les révoltes populaires des Tai Ping (1851) et des Boxers (1900). La France soumettait l'Indochine (Cambodge et Sud Vietnam en 1867, Nord Vietnam en 1882, Laos en 1893). L'Angleterre, déjà maîtresse des détroits de Malaisie, se saisissait de la Birmanie (1886). La Russie avançait en Asie centrale (Sibérie et Pacifique en 1860, Caucase en 1864,

Samarcande en 1868, Boukhara en 1870). Les flottes du vieux continent poussaient aussi leurs pions en Océanie : Anglais aux Fidji en 1874, en Nouvelle-Guinée en 1883, aux Nouvelles Hébrides en 1884; l'Allemagne aux Marshall, à Samoa et aux îles Solomon en 1885; la France à Tahiti et en Kanaky où se souleva le Chef Ataï en 1878. Les colons anglais de Nouvelle-Zélande défirent les Maori à l'issue de 30 années de guerres. En Australie le pouvoir impérialiste qui avait relégué les aborigènes dans des réserves commença alors à arracher les enfants à leurs parents (comme cela se fit au Canada aux dépens des amérindiens) pour les élever dans des pensionnats ou des fermes (1869-1969). Seuls l'Afghanistan (victorieux contre l'Angleterre), le Siam, l'Éthiopie (victorieuse contre l'Italie à Adoula), le Japon (qui s'industrialisa, vainquit la flotte russe et conquiert la Corée et la Manchourie) échappèrent à ce tsunami venu du couchant.

La conférence de Berlin en 1884-1885 eut pour fonction de donner l'Afrique aux européens en proposant aux anglais, français, belges, allemands, portugais, espagnols et italiens de pousser vers l'intérieur à partir de leurs positions côtières souvent héritées de la traite. En 1887 l'arme décisive pour mener cette conquête fut inventée : la mitrailleuse Maxim tirait 600 balles quand un mousquetaire haoussa de Sokoto ne tirait qu'une balle. Les épisodes les plus tragiques de la colonisation de l'Afrique furent la sanglante équipée de la colonne française Voulet-Chanoine au Sahel, le génocide des hottentots et herréros de Namibie sous occupation allemande et l'exploitation du domaine congolais de Léopold de Belgique où la non-livraison des quotas de caoutchouc et d'hommes pour le portage et le travail forcé s'accompagnait de tortures, de mutilations et d'exécutions. La population de l'Afrique centrale subit alors une chute démographique considérable. La « politique de la canonnière » et les « petites guerres » théorisées par le Major Caldwell, fondées sur l'occupation par la terreur et l'arbitraire vis-à-vis de l'ennemi et des civils, sont à l'origine d'une « brutalisation » des sociétés occidentales. Les tensions créées par ces aventures coloniales et ces luttes d'influence devaient un jour provoquer ce que les occidentaux tenaient alors pour impensable, un conflit entre grands impérialismes qui se réglerait en Europe même. La désagrégation de l'Empire ottoman (Grèce, Serbie, principautés roumaines, Bulgarie, Monténégro, Albanie) créait, aux

portes des puissances impérialistes, une poudrière où s'affrontaient intérêts autrichiens, allemands, français, russes et anglais.

Dans le nouveau monde, depuis l'échec de la tentative française de conquête du Mexique défendu par le libéral Juarez (1863-1867), s'affirmait l'impérialisme des États-Unis. Déjà en 1848-1851 ils avaient annexé tout le nord du Mexique et revendiqué une « destinée manifeste » dans le monde. La jeune République n'était pourtant que le second partenaire économique de l'Amérique latine, derrière l'Angleterre, mais, très vite, le capitalisme nord-américain se présenta sous une forme plus pure qu'au Royaume-Uni, chargé de traditions et dans certains secteurs doté d'un appareil productif vieillissant. Les « barons voleurs », comme Morgan dans les transports ferroviaires ou Rockefeller pour le pétrole, avaient acquis des parts considérables de marché que peinaient à entamer les lois antimonopolistes, souvent contournées. Le spéculateur Gould, qui avait brisé le mouvement des Chevaliers du travail, se vantait de pouvoir acheter la moitié des ouvriers pour anéantir l'autre moitié. Les afro-américains étaient tenus dans leurs quartiers par les lois et le Ku Klux Klan, contraignant Booker T. Washington à limiter leurs ambitions à l'éducation. Pour le sociologue William Sumner la réussite était la récompense des plus forts. Le destin des races de couleur, jugées faibles, semblait donc être écrit. Par ailleurs, le massacre des indiens à Wounded Knee (1890) mettait un point final aux guerres intérieures¹ et l'armée put se consacrer à la politique de la porte ouverte.

Déjà de 1798 à 1895, il y avait eu quelques 103 interventions à l'étranger parfois au nom de la doctrine Monroe d'indépendance du continent, plus souvent pour protéger les biens américains que d'aucuns, à Washington, disaient menacés. Intellectuels, stratèges et politiques justifiaient ces actes². Pour John Burgess, les aryens, politiquement plus doués, devaient dominer le monde et les anglo-saxons, naturellement expansionnistes selon Abbot Lowell, en étaient la branche essentielle comme aimaient à le répéter John Fisher et Josiah Strong. Albert Beveridge envisageait le passage de témoin de la vieille Angleterre à la jeune république nord-américaine.

1. Rappelons les combats antérieurs de Pontiac, Tecumseh, Osceola, Black Cloud, Sitting Bull, Crazy Horse, Joseph, Cochise, Vitorio, Geronimo et de l'Empire comanche.
2. F. Polyansky : *The age of Imperialism*, Progress, Moscou, 1973, p. 76-7.

Il fallait bien écouler les surplus d'une industrie en plein essor, répétait Charles Conant. Mahan donnait l'avantage aux maîtres des mers et son disciple Henry Lodge travailla à la conquête d'Hawaï en 1893, confirmée par l'écrasement de la révolte de Robert Wilcox.

La puissance nord-américaine se révéla surtout à l'occasion de l'affaire de Cuba liée à la reprise de la guerre d'indépendance. Angel Castro faisait alors partie de l'armée espagnole.

ANGEL

Paysan pauvre, orphelin de père, analphabète, galicien né en 1875 à Lancara, Angel Castro prit pour 1 500 pesos la place d'un riche conscrit et fut envoyé à Cuba où il posa le pied en 1895. L'homme était à la fois dur et silencieux mais ce dont il fut le témoin et l'agent subalterne n'était pas de nature à changer son caractère. Le général Weyler dépeuplait les villages pour isoler l'armée mambise. Massacres et pillages, terre brûlée et tortures marquaient les avancées de l'armée coloniale. Angel fut posté sur le mur qui devait couper l'île en deux pour contenir l'insurrection plus vive en Oriente qu'à l'ouest. (Del Rey, Canales, 19) On sait que, malgré l'importance du dispositif, les soldats en haillons, armés de machettes, coiffés de chapeaux de paille, réussirent à y ouvrir une brèche. En 1896 La Havane souffrit d'une terrible famine, conséquence de la guerre, au cours de laquelle moururent 52 000 personnes. En outre les soldats espagnols souffraient du climat. Toussaint Louverture disait, un siècle plus tôt, que ses meilleurs généraux se nommaient juillet, août et septembre, les mois où les fièvres tuaient le plus de soldats français. Il en allait de même à Cuba.

Les États-Unis n'avaient certes pas vu le retour de Maceo à Cuba d'un bon œil, ils lui avaient retiré ses trois bateaux et il atteignit l'île dans des conditions qui durent être évoquées par Fidel et les rescapés du *Granma* en 1956 dont le débarquement fut tout aussi difficile. Mais, comme les guérilleros du xx^e siècle, le titan de bronze sut organiser une armée que son courage galvanisa. L'aide consentie par le puissant voisin impliquait que les mambises dépendent d'un gouvernement civil et non de chefs

de guérillas trop proches du peuple. Maceo savait les politiciens plus susceptibles de trahir la cause que les combattants et s'il n'avait guère de craintes à l'égard de Marti, il se montra beaucoup plus réservé, après la mort de l'apôtre le 19 mai 1895, à l'égard de Cisneros, nommé à la tête de l'organisme censé représenter la résistance. Gomez assura le lien entre les civils et l'armée mais il se trouva bien seul lorsque, le 7 décembre 1896, Maceo fut tué au combat, comme Marti. La résistance n'en fut pas vaincue pour autant et moins d'un an plus tard l'Espagne remplaça Weyler par le général Blanco, chargé de conclure la paix sur la base d'une offre de large autonomie vite jugée insuffisante par les insurgés. À ce moment de l'affrontement une issue favorable aux cubains ne faisait plus de doute.

Les colonialistes de La Havane, inquiets de ce qu'ils voyaient comme un renoncement espagnol, s'agitaient et le Président Mc Kinley y envoya le *Maine* pour protéger les nord-américains. Alors que ce croiseur était au port, une explosion à bord tua 266 marins en février 1898. En dépit du fait bien connu que ces accidents étaient fréquents sur ce type de bateaux, l'Espagne fut accusée, les nord-américains lui déclarèrent la guerre et Cuba fut envahie. Les récits d'exploits nord-américains et d'horreurs commises par les ibériques firent les délices des grands journaux de New York ou d'autres métropoles. On vanta aussi l'héroïsme des yankees face aux espagnols qui étaient en réalité épuisés par la longue guerre. Une fois la bataille d'El Caney gagnée par une troupe afro-américaine, les vainqueurs durent remettre drapeaux et trophées à des soldats blancs qui posèrent sans honte pour la photo. En six mois la situation devint si désespérée pour les espagnols qu'ils signèrent à Santiago l'acte de capitulation de leurs forces de l'Orient. À la conférence de Paris, Madrid dut céder au vainqueur Porto Rico, Guam et les Philippines (très proches du grand marché chinois). Les nord-américains avaient perdu 400 hommes au combat mais 5 000 furent victimes des fièvres et de l'eau ainsi que de la nourriture fournie par les profiteurs de guerre comme Armour and CO. Fallait-il en être surpris ? Après tout le célèbre self-made man J.P. Morgan n'hésita pas à faire fortune durant la guerre civile en achetant des fusils aux arsenaux de l'État qu'il revendit aux généraux du front 60 fois plus chers. La guerre n'est jamais qu'un marché comme les autres !

Angel, démobilisé, retrouva la Galicie pour constater que sa fiancée ne l'avait pas attendu. L'*indiano*, comme on appelle ces espagnols revenus du nouveau monde, reprit le bateau pour l'Orient qu'il avait connu durant la guerre. Il suivit la colonisation de Banes par la *United Fruit Company* et s'y installa, travaillant d'abord comme ouvrier du chemin de fer. Le train en Amérique du sud fut toujours une voie de pénétration des produits de l'industrie anglaise et d'évacuation des richesses naturelles des pays pillés et à Cuba les nord-américains suivirent cet exemple à leur profit. Angel devint ensuite marchand de rafraîchissements pour les coupeurs de cannes. Il resta indifférent à la frustration des cubains qui n'avaient pas été invités aux négociations entre Washington et Madrid et dont l'assemblée des insurgés ne fut pas reconnue par le général Wood, gouverneur militaire de l'île, qui procéda aux élections municipales et rassembla en 1900 une constituante qu'il présida en personne. Les mumbises avaient déjà été informés que l'occupant les renvoyait dans leurs foyers¹ et comme ils hésitaient à se disperser le trésor nord-américain leur accorda une solde de 75 dollars par homme. (Del Rey, Canales, 17) L'occupant interdit les tambours africains sur tout le territoire de l'île. Pour protéger les infrastructures, Wood créa une garde rurale. Malgré l'indignation populaire et l'opposition du glorieux général Gomez, il fit inscrire dans les lois fondamentales du pays l'amendement Pratt qui légalisait l'interventionnisme nord-américain à Cuba. Les étrangers se donnaient donc les clés de la maison. Ils s'accordèrent ensuite, par un traité permanent, moyennant un loyer certes, la base de Guantanamo, l'île des Pins (jusqu'en 1925) et, pour faire bonne mesure, ils se concédèrent divers privilèges économiques. L'île fut priée de vendre aux États-Unis une partie de sa récolte sucrière au gré de quotas fixés annuellement.

Angel Castro avait donc fait un choix judicieux en se rapprochant des vainqueurs. En réalité il poursuivait un trajet personnel qui ne lui laissait pas de temps pour la politique et les indignations des vaincus. Recommandé par un ami canarien, Fidel Pino Santos, influent auprès de la *United Fruit*, il loua quelques hectares dont il investit les revenus dans la création lente et méthodique d'un petit domaine à Biran qui peu à peu

1. Une révolte des combattants nationalistes contre l'Espagne ne se produisit qu'aux philippines dirigées par le président légal Aguinaldo.

prit de l'ampleur, notamment lorsqu'il ajouta aux revenus de la canne ceux d'un élevage bovin puis de la vente du bois. Il devint donc le seigneur de Manacas, du nom de sa ferme. Autoritaire, corrompu, à l'occasion brutal, dur envers les coupeurs de cannes haïtiens, cavalier toujours armé, il n'était pas dépourvu de générosité, comme tint à le préciser son fils (Ramonet, 37), puisqu'il fit construire à Biran un dispensaire, une école, une boulangerie et une arène de combats de coqs. Il fut aussi un novateur puisque le village lui dut l'électricité. Il s'offrit ainsi à Cuba une réplique de Lancara où il n'était plus Angel mais Don Angel.

Ce paternalisme de l'immigrant qui a réussi à rejoindre l'élite ne peut cacher l'étouffement des subalternes, *guajiros* (paysans pauvres) ou ouvriers dont la dépendance et la race rappelaient encore l'ère esclavagiste. Nombre de politiciens et de penseurs s'inquiétaient de l'arrivée de haïtiens qui donnaient aux éléments africains de l'île un poids démographique accru. La misère, l'insécurité, l'autorité des grands propriétaires comme Angel rétrécissaient la vie et la créativité des subalternes. Or la liberté est le secret de la production, même si les gens d'en haut disent qu'elle n'est faite que pour s'enrichir et pensent, ouvertement ou secrètement, qu'elle est un privilège. Fourier au contraire n'imaginait la production que dans l'accomplissement de désirs papillonnants au sein de ses phalanstères. Que ces derniers soient impossibles à organiser, nous le croyons volontiers, mais que l'épanouissement de la liberté et des différences crée abondance, résilience, épanouissement, à l'image de la biodiversité dans la nature, nous semble une idée qui mérite considération.

La canne était une culture très mécanisée qui spécialisait aussi étroitement les travailleurs qu'une usine. La récolte proprement dite n'était certes pas favorable à l'utilisation des machines mais les saisonniers qui y travaillaient majoritairement formaient un précarat misérable en dépit de leur haute qualification pour cette tâche difficile, éprouvante et occasionnelle. Autour de Biran, dans les bois, survivaient des villages haïtiens, au bord de la famine, attendant la prochaine « *zafra* » (récolte) pour sortir un bref instant de l'invisibilité à laquelle la société les condamnait. Les rémunérations, déjà très faibles, étaient à l'occasion dévorées par les boutiques du propriétaire du domaine. Angel Castro joua à ce jeu à Biran mais, reconnaissons-le, de façon plus discrète que

l'United Fruit C° qui, en Amérique centrale et en Colombie, enfermait les travailleurs dans des enclos où nourriture, boissons, lits et abris étaient facturés¹. L'héritage esclavagiste de l'économie rurale cubaine limitait donc à la fois le développement des hommes et de l'économie. Le marxiste hérétique péruvien Mariategui prouva dans ses recherches de terrain que la grande plantation était en fin de compte moins efficace que le fermier andin et il ajoutait que la faiblesse de la bourgeoisie moderniste prise dans une république gangrenée par les parasites de la grande propriété faisait que les courants libéraux étaient « impuissants » à la liquider². Si la situation cubaine était sensiblement différente de celle du Pérou, elle ne l'était pas assez pour infirmer les conclusions de Mariategui comme le montrèrent les résultats économiques et la politique informelle et chaotique du pays, oscillant entre l'euphorie et le désespoir dans toute la première moitié du xx^e.

La côte septentrionale de l'Orient s'ouvre sur la baie de Nipe, presque un lac intérieur qui donne sur l'Atlantique par l'île de Cayo Saetia. Banes est la ville la plus importante, jadis élue par la United Fruit, de nos jours célèbre pour son musée archéologique indo-cubain dont la plus belle pièce est un pendentif en or du XIII^e siècle qui représente une femme. Au sud de la baie, Mayari possède un élégant quartier colonial et conduit à Biran où Angel fit construire sa demeure carrée en bois, haute et claire, dotée d'une belle véranda sur pilotis à la mode galicienne. La nature environnante est somptueuse. Avec la réussite, la politique lui fit quelques grâces et il daigna s'y prêter. Il était après tout possesseur d'une banque de voix constituée par son personnel, ses collaborateurs, les habitants du village. Un homme tel que lui, certes un peu ours, devait être consulté.

Son vieil ami canarien, Pino Santos, qui fut peut-être aussi son seul ami, était du parti conservateur. Juge et candidat à la députation, il avait un domaine à Bayamo, haut lieu de la résistance du chef Hatuey, fière cité dont un esclave tua le pirate Gilbert Giron à l'époque où les anglais écumaient les Antilles. Elle vit naître Cespedes dans une maison qui fait face à l'actuelle *Plaza de la Revolucion*. Pino Santos disposait aussi d'un

1. En Afrique du Sud ce système porte le nom de « compound ».

2. Jose Carlos Mariategui : *La Poemica Indigena*, Mosca, Miraflores, 1976, p. 138.

hôtel à Holguin, ensemble urbain très géométrique, ville célèbre pour sa hache taino en pierre surmontée d'une figure humaine. Il comptait sur les voix d'Angel. Il lui conseilla aussi, pour mieux faire face à ses responsabilités d'homme riche et important, d'apprendre à lire et en 1911 Angel épousa l'institutrice qui lui donnait des leçons. Maria Argota Reyes fut la mère de Pedro et d'Antonia Lidia, les premiers enfants d'Angel. Elle était une femme moderne et cultivée, une bonne cavalière, elle ne manquait pas d'autorité et affirmait un caractère indépendant. Trop peut-être au goût d'Angel...

Wood et l'armée étrangère étaient partis en 1902, laissant le pays à Estrada Palma dont le PRC (Parti Républicain Conservateur) remporta les élections législatives de 1904 contre les libéraux et le parti ouvrier (futur parti socialiste) de Carlos Balino, un proche de Marti. Le Président Estrada n'avait pour toute qualification nationaliste qu'un passé de partisan de l'annexion de Cuba par les États-Unis, ce qui les encourageait à lui faire confiance. Comme il entendait se faire réélire de façon frauduleuse en 1906, les libéraux préparèrent une insurrection contre laquelle Palma fit appel à 2000 fusiliers marins nord-américains et une administration provisoire anglo-saxonne qui transmit le pouvoir en 1909 à un président surnommé, à cause de sa corruption, « Don Pepe Tiburon » (le requin). Les économistes ont remarqué que lors de ces occupations les investissements anglo-saxons augmentaient considérablement et que les entrepreneurs étrangers prenaient des parts de plus en plus importantes dans divers secteurs économiques¹.

Trois ans plus tard, don Pepe Tiburon fit appel à l'armée contre les afro-cubains du Parti Indépendant de Couleur qui protestait contre l'interdiction de toute organisation composée de gens de la même race. Ces afro-cubains, souvent discriminés, prirent de façon non-violente le contrôle de plusieurs régions. La répression dégénéra en carnage et fit plus de 3 000 victimes. Des soldats nord-américains vinrent protéger les biens étasuniens et Angel, au titre de ses hectares loués à la United Fruit, se fit attribuer une petite troupe qu'il utilisa surtout pour son domaine personnel. (Del Rey, Canales, p. 24) Cette intervention prétorienne ouvrit

1. Alberto Aquarone : *Le origini dell'imperialismo americano*, il Mulino, Bologne, 1973, p. 329.

la voie à l'élection de 1913 dont profita un militaire conservateur, le général Menocal. Son pouvoir, contesté par les libéraux lors de sa réélection, fut confirmé en 1917 par les troupes nord-américaines de Guantanamo. Si Marti à New York s'était vu dans la gueule du monstre, celle-ci avait désormais englouti Cuba et cette terrible déception se transforma pour les nationalistes et amis de la liberté en crise existentielle lovée au cœur d'une identité et d'une aspiration à l'indépendance frustrées.

Le reste du monde était aussi pris dans ce grand filet. Les Anglais avaient conquis les Républiques boers d'Afrique (1901) et pris la terre aux africains (1912 : création de l'ANC pour combattre cette spoliation). Ils bombardèrent le fort de Sayid Mohammed qui tentait de créer un État somalien. L'Égypte était tombée entre leurs mains quand les anglais, actionnaires majoritaires du canal de Suez et maître des finances égyptiennes, écrasèrent le coup d'État nationaliste d'Arabi Pacha en 1881. En 1919, Zaghoul, le chef du parti anticolonialiste égyptien, le Wafd, tenta vainement de faire valoir ses droits auprès du Président des États-Unis, Wilson, défenseur des nationalités européennes. Les kurdes furent ignorés.

Angel était proche des conservateurs qui avaient joué le jeu des nord-américains. Toujours disposé à enrayer une grève des ouvriers agricoles et à soutenir son ami Pino Santos, il ne ressentit guère ce sentiment tragique cubain et la vision historique catastrophique qui s'y attache. D'ailleurs les affaires marchaient fort bien car, avec la Grande guerre (1914-1918) qui se déroulait sur le théâtre européen, la concurrence de la betterave à sucre fut balayée et les prix du sucre cubain grimpèrent. L'île suivit les États-Unis et prit le parti des alliés (français et anglais, assistés par leurs colonies et dominions comme le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du sud et toutes les forces de leurs nombreuses colonies) contre les empires (Allemagne, Autriche-Hongrie et Empire ottoman depuis 1906 aux mains des officiers liés aux Jeunes Turcs¹, nationalistes et germanophiles). Dans les pays dominés, l'épreuve de 1914-8 fut terrible. Le pasteur Chilembwe prit le maquis contre la conscription forcée au Malawi et fut tué par les Anglais. La Tanzanie

1. Une fraction nationaliste lança contre la bourgeoisie arménienne qu'ils craignaient un génocide dont Celal Bey et Nessimi Bey furent les « justes ».

souffrit longuement des conséquences de la guerre : épidémies, famines, baisse de la démographie. L'Inde était sous état de siège en 1918 (famines, réquisitions), comme l'Irlande (après l'insurrection indépendantiste de Dublin en 1916 avec les Volontaires Irlandais de Pearse et le socialiste Connolly). En 1917 la Russie bolchévique de Lénine, arrivé au pouvoir à la faveur des désastres de la guerre, se retira du conflit.

La paix donna satisfaction aux nationalités européennes (création de la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Hongrie, la Finlande, les Républiques baltes, l'Albanie, la Yougoslavie) aux dépens des vaincus et combla les empires coloniaux vainqueurs : les arabes, qui s'étaient révoltés contre les turcs, avaient reçu une promesse d'indépendance mais, victimes d'un pacte secret franco-anglais, ils échurent aux deux grands impérialismes vainqueurs. La SDN (Société des Nations) qui vit le jour ne se soucia guère des pays colonisés ni des peuples premiers, « invités » à se « civiliser » dans le cadre de l'empire qui les englobait ou à se diluer dans l'État-nation qui apparaissait alors comme la forme d'organisation porteuse de l'avenir.

Le monde créé par les vainqueurs de la Grande Guerre était en tout état de cause très éloigné des espoirs de paix et de liberté des peuples. Dès la défaite l'Allemagne s'était couverte de conseils de soldats et d'ouvriers mais le mouvement fut écrasé par les corps francs qui assassinèrent Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. La Russie dut affronter des armées étrangères et des forces conservatrices décidées à y empêcher l'édification du communisme. En Bavière, le fondateur d'une République des conseils, Eisner, et le judéo-anarchiste Landauer furent aussi assassinés. Les conseils hongrois et l'austro-marxisme connurent également l'échec. La Turquie, révoltée par les traités de 1919 qui la dépeçaient, se lança dans une guerre contre ses prédateurs grecs ou autres, et devint, sous la poigne d'Ata Turk, une république laïque alors que l'Arabie passait aux mains des tribus fondamentalistes wahhabites de l'intérieur. Issu du coup d'État de 1921 contre la dynastie kadjar, inféodée à Londres depuis la victoire anglaise de 1856 contre l'Iran, Reza Shah Pahlavi, suivit le modèle turc. Le chef de la révolte arabe, le hachémite Fayçal, renonça à un État arabe uni après la défaite de ses partisans en Syrie occupée par les Français (bataille

de Maysaloun, 1920) et une révolte arabe, réprimée par les Anglais en 1921 mais qui poussa Londres à créer des royaumes arabes. La guerre populaire irlandaise menée par l'IRA de Michael Collins, dans un pays qui refusa la conscription, défia l'Angleterre dans un conflit fait d'attentats et d'actions de guérilla mais n'obtint en 1922 qu'une partition de l'île entre catholiques majoritaires du sud (État libre) et protestants majoritaires du nord (fidèles au Royaume-Uni). Cette partition fut la source de dramatiques conflits à venir¹.

Les colonies ne furent pas en reste. Gandhi lança dès 1920 sa première grande campagne de désobéissance civile en Inde : boycottage des institutions et des produits anglais, grèves et manifestations. Un peu plus tard Raja Sita Raju relançait les révoltes tribales des premiers habitants de l'Inde. Ambedkar organisait les dalits (intouchables). Sun Yat Sen, dans la jeune République de Chine (1911), ravagée par les seigneurs de la guerre, sollicita l'aide des russes en 1920 et se mit à la tête d'un mouvement à la fois nationaliste et socialiste, le Kuomintang. En Afrique du Sud Kadali créa les premiers syndicats. Communistes et travaillistes poursuivirent cette tâche : en 1923 les mines en grèves furent bombardées par l'aviation. Au Kenya les paysans expropriés par les colons anglais manifestaient sous la direction du prophète Harry Thuku. Au Maroc, français et espagnols durent s'unir pour écraser la petite république autogérée d'Abd El Krim dans le Rif (1921-1926). Un ancien soldat congolais de l'armée coloniale du Rif, André Matchoua, mena de Paris des luttes paysannes non-violentes au Congo-Brazzaville et devint à sa mort un prophète à l'instar de Simon Kimbangu au Congo belge. Dix ans après son expérience rifaine, un autre soldat, cette fois de la légion espagnole, Bayo, sera le formateur militaire des castristes réfugiés au Mexique.

L'économie mondiale d'après-guerre stagnait. L'appareil productif des pays combattants était en ruine et les pays dominés en bas de l'échelle.

1. Les paysans optèrent pour la partition de l'Irlande (pour assurer leurs exportations agricoles dans les grandes villes anglaises), la bourgeoisie fut très critique (l'Irlande du sud, membre du Commonwealth libre-échangiste ne lui garantissait pas les droits de douanes qui protégeraient l'industrie très faible du pays), divers courants de la petite bourgeoisie nationaliste s'opposèrent à la partition et suivirent le nationalisme armé de l'IRA.